



Analyse sociocritique de Les Boucs de Driss Chraïbi

Ahmed El Mesrar

Professeur agrégé de français
Maroc

Après le célèbre cri de révolte qu'est *Le Passé simple*, roman à scandale, publié en 1954 contre les limites et la léthargie de la société traditionnelle et conservatrice marocaine encore sous le Protectorat français, Driss Chraïbi pousse cette fois, mais avec beaucoup plus de force et de ténacité, avec *Les Boucs* publié en 1955, l'objet de notre étude, un cri d'une âme profondément blessée au contact de la vérité crue, simple et dure de la France. Ce n'est plus la France des *Lumières*, de la fraternité et des valeurs universelles et universalisables, mais la France du racisme, de l'humiliation, de l'ostracisme, de la haine et de la violence que subissent les Boucs, les ouvriers et les émigrés nord-africains dans les banlieues parisiennes. « Nos âmes saignent en France » (p 15). Il s'agit en fait dans ce roman « atroce », comme le qualifie l'auteur lui-même dans la postface, ou plutôt dans ce « témoignage », de la description des misères physiques et psychologiques dans ce camp concentrationnaire à ciel ouvert que représente la France. « Le mirage de l'Europe » (p 96) vire vite au cauchemar, une longue suite de journées et de nuits vides et sans fin de souffrance, de dépersonnalisation, d'animalisation et de vagabondage. Il retrace le destin de ces centaines de milliers de « Bicots », terme injurieux désignant les Arabes, parqués à la lisière de la société française.

Le roman est un long cauchemar où se mêle des rêveries malades, de l'hallucination, du fantastique morbide et d'une effroyable lucidité qui veut témoigner de la peine et de l'affliction faites à ces centaines de milliers d'émigrés nord-africains dans une civilisation froide, monstrueuse et immonde.

Si l'on s'obstine à trouver un ancêtre littéraire à Yalann Waldik, le nom du narrateur-personnage, dans le répertoire de la littérature universelle, c'est sûrement chez Céline qu'on le trouve, plus particulièrement dans son roman *Voyage au bout de la nuit*. Yalann Waldik est un nouveau Ferdinand Bardamu. Un personnage errant et marginal brossant un portrait cynique d'une civilisation qui refuse à lui reconnaître son humanité, sa dignité



d'homme. Si la «boue» revient comme une image obsédante dans le roman de Céline; dans celui de Driss Chraïbi, on trouve des mots négatifs tels que «la nuit», le «noir» et surtout cet actant omniprésent, obsessionnel, «le vent injurieux», le vent «chrétien». En fait les deux romans ont pour vocation de mettre le doigt sur la pourriture d'une civilisation au bout de l'inhumain.

Dans cette étude, on va se concentrer surtout, en premier lieu, à démonter les mécanismes de la déshumanisation de l'homme et de son aliénation et la perte d'identité et la faillite de toutes les valeurs corollaires à cette déshumanisation et à cette dépersonnalisation pour mettre en exergue en dernier lieu la valeur d'une écriture essayiste de détresse et de «l'absurde».

I. L'homme aux limites du non humain

1) Racisme, ostracisme, haine et violence

Les premières lignes du roman donnent exemplairement le ton de ce qui va suivre. On aura affaire à la description minutieuse de l'enfer où doivent vivre «les Bicots». L'incipit est, à cet égard, placé sous le signe de la violence, du cynisme, voire du sadisme. Le narrateur «enfonce sa pointe dans le ventre du chat et je vis voltiger une queue de chat raide comme une corde» (p 11). Cet incipit est partagé en fait entre la mise en scène sadique du meurtre du chat par le narrateur et l'agonie de son petit enfant Fabrice. Egalement, la deuxième section est placée elle-même sous le signe de la violence, elle se termine par le meurtre de «l'entrepreneur» commis par les Bicots. Il les maltraite et il se comporte envers eux comme une personne raciste. Il refuse de les embaucher dans le chantier, malgré l'annonce affichée sur les lieux du travail réclamant des travailleurs. Il «ne voudrait pas de Bicots» (p 33). Comme toujours la violence interpelle la violence. Vu qu'ils se trouvent toujours dans une situation chronique de chômage forcé, eu égard au refus raciste de leur donner du travail, ils vivent du vol. «Eux, honnêtement, faisaient tous les jours leur possible: des vols, des bagarres au couteau, des dépressions nerveuses [...] Les policiers accomplissaient consciencieusement leur devoir: ils les passaient à tabac, les relâchaient ensuite...», (p 28). Les Boucs ne subissent pas seulement la violence physique, le mal du corps ; mais bien davantage la violence morale. En réalité, c'est terrible de mener ses jours dans un endroit hostile, haineux, surtout quand la «propagande livresque» et les panneaux publicitaires promettent aux Nord-Africains un monde meilleur et un avenir sûr dans le vieux monde. «Jusqu'à Bicêtre, pas un chrétien qui consente à nous prêter une hache, une scie» (p 15). La méfiance à l'égard des Bicots est viscérale, elle remonte très loin dans l'histoire. Elle trouve ses racines dans l'image et la représentation de l'arabe



inculquées par les écrits orientalistes dans l'imaginaire européen et surtout français. Les voisins de la concubine du narrateur Simone par exemple ne cessent de lui répéter que « ce Nord-Africain vous tuera, ma petite » (p18). Une autre citation met bien en exergue cette représentation raciale, atavique, nourrie par des siècles de stéréotypes et de clichés : « Ces caves étaient payables une semaine à l'avance, très cher, à peine moins cher qu'une chambre d'hôtel borgne- mais le Patron spéculait sur l'atavisme de la race arabe qui veut qu'un Arabe ne vive, ne se manifeste et ne meure qu'en Arabe et dans un milieu arabe. » (p150). Un autre type de racisme plus subtil et donc plus dangereux est celui de « l'intellectuel » qui passe pour un spécialiste des choses nord-africaines. C'est le romancier Mac ô Mac. Il « écrivait des petits romans genre fleur bleue, collection Stella et vendait de la ferraille. » (p130, p131). On décèle évidemment, au passage, l'ironie cinglante du narrateur dans cette phrase. Mac ô Mac est convaincu que le Nord-Africain impulsif et dominé par l'instinct est incapable de comprendre la logique formelle de l'Occident et son cortège de « mots dangereux » (p54) tels que l'ordre, la cohérence, la mesure et l'équilibre.

Ainsi les Bicots sont condamnés à mener leur vie dans un milieu hostile, violent et raciste. Le racisme dans le travail, dans la rue, dans les administrations, dans l'espace culturel... transforme par conséquent le narrateur et partant tous les Bicots en « une peau rendue acide par la haine. » (p15). Cette présentation du milieu haineux et raciste dans lequel évoluent les personnages est un prélude nécessaire pour aborder la condition des ouvriers et émigrés nord-africains en France.

2) La condition des ouvriers nord-africains.

Ce roman se veut être un « témoignage » du « drame » collectif et individuel des Boucs vivant dans les banlieues parisiennes. *Le mirage européen* se transforme vite au contact du réel à un cauchemar, un enfer dans un pays supposé hautement civilisé. « Ils étaient les résiduels, les parias. » (p55). Les mots-valeurs, la liberté, l'égalité, la fraternité... se réduisent en dernière analyse à une simple « propagande livresque, journalistique ou philosophique » (p97). Ces centaines de milliers de Nord-Africains se trouvent abandonnés dans cette partie du globe. Ce qui rend en effet leur situation intenable, dramatique, c'est qu'après avoir nourris tant de rêves, d'espoir d'un avenir meilleur et une qualité de vie digne de l'homme, ils se trouvent mis au ban, des « déchets de la civilisation en marche » (p130). Elle continue son chemin sans eux les rejetant à la périphérie. Abandonnés à leur sort, personne n'en veut d'eux, « pas une prison, pas un asile, pas une Croix-Rouge n'en voulaient » (p28). Tout au long du roman, le narrateur ne fait qu'étaler leurs misères et



leurs blessures. La dépersonnalisation et l'animalisation de cette multitude d'hommes à la recherche de la vie dévoilent le côté obscur, cruel et brutal de cette civilisation sourde qui réduit l'homme, corps et âme, à une chose immonde. Le texte du roman est une violente dénonciation et un procès en bonne et due forme de la civilisation européenne. La nuit est un actant majeur de ce roman, signifiant la marge et la vie de parias de ces centaines de milliers de vies humaines. C'est l'espace de l'extrême, des débordements de toutes sortes ; elle est aussi le voile consolateur masquant leur dénuement et leur honte. Les Boucs ont honte d'eux-mêmes, ils ne se parlent pas. On en parlera plus loin lorsqu'on évoquera le discours et l'absurde dans ce roman. Bref ils sont condamnés à vivre dans l'ombre loin des regards qui leur rappellent leur situation et leur condition de parias, «ils n'en sortent que la nuit mais ne s'en éloignent guère, le jour les blesse, la dignité les guette, [...] ces animaux blessés qui ont honte de mourir au grand jour.» (pp65, 66).

Dans ce sens, on peut dire que l'expérience des Nord-Africains en France est vécue comme une plaie. Une blessure de l'âme. L'aliénation des Bicots est manifeste dans leur vie marginale, leur dégradation continue et sans trêve et naturellement l'addiction dans ces conditions à l'alcoolisme. Cette réplique d'un fonctionnaire de l'administration française résume parfaitement la réponse de la France aux demandeurs du travail: «- Ne reviens plus jamais, hurla-t-il. Il n'y a pas de travail, pas de gîte, pas d'aide, pas de fraternité. Que des plaques de cuivre, des interrogatoires d'identité, des cartes de chômage et des promesses.» (pp122. 123).

Ainsi, le destin des émigrés nord-africains en France est un long processus de dépossession, de dégénérescence et de dépersonnalisation. Le tableau sera plus complet lorsqu'on passe du destin collectif au destin individuel, celui du narrateur- personnage.

3) **L'autoportrait de l'émigré**

Après avoir parlé en bloc de la condition des émigrés et ouvriers nord-africains, sans visage, réduits à des ombres et à des silhouettes sans histoire et sans profondeur, vivant à la lisière de la société française, on tente dans cette partie de parler d'un cas, privilégié certes, concret, celui du narrateur qui voulait être le porte parole- un «prophète»- le défenseur de «la cause» des Bicots. Mac ô Mac, le prototype de l'intellectuel arrogant et satisfait de lui-même, connaisseur supposé de la chose nord-africaine, raillant Yalann Waldik, le narrateur-personnage qui veut selon lui jouer «les Gandhi ou les Tarzan en Europe, avait en fin de compte avalé 5 grammes de gardénal» (p89). Cependant le narrateur se défend de l'idée d'écrire un «roman à thèse», il laisse clairement entendre que ce mot n'a pas de sens.



On lit dans la page 163 ces phrases qui résument à peu près la mission du narrateur et son devoir vis-à-vis des Boucs. « Il leur dit un soir avec des sanglots qu'il n'était revenu en France que pour eux, qu'il fallait crier, se révolter, faire n'importe quoi plutôt que de croupir ainsi... Il se leva et leur baisa la main à tous. Ce soir-là le même Bicot haussa la même épaule. » Ce haussement d'épaule révèle éloquemment la vanité de tous les efforts, le mal est profond. Les Bicots sont définitivement désabusés, ils ne croient plus aux discours flatteurs même s'ils proviennent de l'un des leurs.

Le narrateur résume ainsi son expérience et son existence dans les banlieues humides et brumeuses de Paris. « Huit ans en France, cinq en prison, trois entre deux portes de prison ; rêve grandiose et mort de gangrène ; emprisonné en une seule femme, un amour de Bicot » (p96). Même Simone, sa concubine, finit par l'abandonner et le trahir avec Mac ô Mac. Ainsi il endosse un autre titre, une autre blessure, celui d'un «Bicot cocufié» (p137).

L'autodérision accompagne toujours les révélations du narrateur sur soi, il veut se faire mal. L'acmé de cette autodérision apparaît dans son auto- animalisation, il ne cesse de comparer sa vie à celle d'un chien errant, « comme n'importe quel animal se fiant à ses instincts » (p148) ; «Sa future vie de chien» (p114) etc. Les citations abondent en ce sens. En fait, la solitude du narrateur est immense, il est arrivé en France avec beaucoup d'espoir et d'espérance, nourrissant beaucoup de chimères et des illusions ; mais il n'a trouvé qu'exclusion, racisme et violence. Il est déchiré, sa plaie est profonde. En bref, la France de « la propagande livresque » et de la publicité n'a aucun rapport avec celle de la réalité. Ce roman est d'ailleurs écrit dans les prisons de la France. Les raisons de ses détentions sont d'ailleurs souvent le racisme et les injures.

Longtemps Yalann Waldik désire posséder un poste T.S.F, désir apparemment futile, mais il a souffert avant de l'acquérir. Après tant de frustrations et de mortifications, il l'a enfin obtenu « à moitié acheté et à moitié volé à la tire à une sexagénaire adipeuse et impotente dans une arrière-boutique. » (p151). Il cherche obstinément une station qui présente un contenu religieux, il trouve vite ce qu'il cherche ; il a écouté des sourates qui évoquent la souffrance humaine en ce bas monde. Selon «le Koran», cette souffrance est une pure illusion, elle ne fait en dernière analyse qu'un élément de l'Ordre du monde. Les Bicots et le narrateur pleurent «sans bruit et sans larmes, la face figée et les yeux vitrifiés.» (pp151, 152). Ensuite sans crier gare, il détruit sauvagement le poste T.S.F tant désiré. Il a ainsi réglé ses comptes avec la religion. La société française et la religion, l'homme civilisé et Dieu tolèrent la souffrance, ils sont donc indifférents à la douleur et aux malheurs de



l'homme laissé à son compte. Ce n'est plus la misère de l'homme sans Dieu, mais la misère justifiée et incluse dans «l'Ordre du monde» (p151).

La vie misérable et piteuse que mènent le narrateur et les centaines de milliers de Bicots végétant dans la périphérie parisienne est semblable à celle d'un mort-vivant, ils existent tout simplement, ils sont là. Cette vie de paria, cette solitude existentielle profonde, ce mal physique et moral entraînent chez le narrateur un sentiment d'atrophie et d'apathie. Il est réifié, réduit à une chose incapable d'amour, « je ne veux plus aimer.» (p180)

Ainsi, cette première partie consacrée aux mécanismes de la dépersonnalisation et de la déshumanisation qui mettent l'accent sur la condition inhumaine des ouvriers et émigrés nord-africains en France est une dénonciation et un cri contre le racisme, la violence et la haine. Le passage du général au particulier, de la souffrance des ouvriers anonymes à celle du narrateur brosse un tableau *noir* de la situation infâme faite à l'homme. L'émigration est ses problématiques est le drame du monde moderne, un monde qui pourtant se veut être cosmopolite. Cette dégénérescence générale conduit indubitablement à la perte à la fois de l'identité et de «la foi en la France» (p121) et partant dans le monde.

II. La faillite d'une civilisation

1) Le procès de la civilisation européenne

Le texte du roman est une diatribe virulente contre la civilisation européenne et ses valeurs humanistes qui prétendent à l'universalité, alors que les émigrés et ouvriers nord-africains vivant sur le sol français subissent un calvaire extrême et une dépossession cynique de leur humanité et de leur dignité. Les mots-valeurs tels que liberté, égalité, fraternité et tout l'inventaire « des mots dangereux » ne sont aux yeux du narrateur blessé profondément dans son âme qu'une vile et mesquine propagande livresque. Ces mots dangereux cachent une horreur et une brutalité incommensurables. La civilisation européenne suprémaciste est sensible dans le regard raciste que portent les Français sur l'Autre différent venant d'une culture et d'une civilisation différentes jugées inférieures, voire barbares. *Le mythe du progrès* prend dans ce contexte tout son sens. Le regard de l'Européen sur l'Arabe n'a pas changé depuis des siècles, depuis au moins du Moyen Âge. La condition inhumaine des Nord-Africains interrogent la pertinence et le système des classifications à travers lesquels l'Européen conçoit ses rapports avec l'altérité. Le narrateur s'interroge sur le sens de ces mots-valeurs galvaudés et décrédités, « Ceux qui s'arrêtaient pour les [les Boucs] voir passer fermaient brusquement les yeux, en une minute de doute intense et subit, où l'origine et la fin conventionnelles de l'homme étaient vélocement révisées, les classifications des règnes et les métaphysiques mises à bas et échafaudées de



nouveau comme un château de cartes sur leurs mêmes fondements et suivant la même systématique ; l'étymologie, le sens et l'utilité des mots tels que dignité humaine, pitié, Christ, démocratie, amour...ils ouvraient les yeux : la faillite de la civilisation, sinon de l'humanité» (p26).

Les Boucs est à cet égard un pamphlet impitoyable qui détruit les chimères et les illusions prétendant que la France est le foyer du bonheur et de la liberté. La promesse du bonheur se transforme vite en un cauchemar quotidien rendant l'existence des Boucs épouvantable, «vous serez des hommes, vous serez heureux, vous serez libres» (p55). En réalité, le calvaire qui tourmente le narrateur- car il se croit responsable des Bicots, doté d'une mission, est celle de témoigner de la condition faite aux émigrés nord-africains- est analogue à celui du Christ, il ne cherche pas le salut et le rachat personnels mais celui de tous ces parias vivant à la lisière de la société parisienne. Cette citation montre l'ampleur de la désillusion cuisante du narrateur quant à la situation des émigrés en France, « Je ne dirais jamais à ceux qui sont restés en Afrique mais que travaille comme un ténia le mirage de l'Europe, d'y expédier simplement leurs souliers: tout ce que peut faire un Bicot en Europe: marcher- à la recherche du bonheur» (p96). On va terminer cette partie par une autre phrase qui montre la déconnexion du narrateur par rapport à la réalité en mettant l'accent sur une mystification totale vis à vis de la société d'accueil où il vit, accueil bien évidemment froid, inhumain, hostile et inhospitalier. Il ne peut revenir de ses illusions dans un monde réduit aux slogans marchands de la publicité qui véhiculent une vision idyllique d'une réalité en effet oppressante et horrible. Yalann Waldik a « le sentiment d'avoir depuis des années marché sur la tête alors que l'on devait marcher sur les pieds» (p141).

Ainsi, le narrateur règle ses comptes avec une civilisation qui l'a dépouillé de son humanité et de sa dignité d'homme en écrivant ce roman monstre dans les geôles françaises. Cette société n'a en effet pas seulement broyé son corps, mais surtout son âme en dénaturant son identité.

2) Une identité meurtrie

L'aliénation identitaire des Boucs est l'effet du ghetto dont ils sont les victimes. Ils sont contraints à être acculés à la périphérie, à la marge sans contact avec la société d'accueil. Celle-ci hautaine et arrogante les méprise, les dépouille de toute personnalité propre. Ils n'ont pas d'identité spécifique, ils sont soit des Arabes, des Nord-Africains, des Bicots, toujours au pluriel, sans histoire personnelle, sans caractères propres, « même sac même



contenu» (p51). Tous les Nord-Africains se ressemblent aux yeux des Français. Ils se réduisent à un schéma, à une masse amorphe constituant un danger redoutable sur la civilisation européenne. Ils sont par conséquent incapables de s'adapter aux valeurs de l'Europe et de s'intégrer dans le tissu social français à titre d'exemple. Pour l'administration, le Bouc est «un simple matricule» sans visage, sans profondeur, sans caractère. En fait la réduction de l'homme à un simple matricule est le destin de l'homme moderne dans la société capitaliste qui tend à réduire l'homme à une chose, une marchandise interchangeable. Cette problématique est tributaire de la formation sociale et économique– le capitalisme– connue sous le nom de la réification dans la tradition sociologique et plus particulièrement dans la pensée marxiste. Mais l'ostracisme et l'isolement des Nord-Africains dans les banlieues parisiennes ont pour origine le racisme et la haine de la culture et de la civilisation dont ils sont les représentants. En réalité, le mépris de l'autre est amplifié par le mépris de soi, l'autosabotage. Ils ont honte, ils n'osent pas se parler entre eux, ils sont incapables de se regarder dans les yeux. Il convient de rappeler ici l'absence quasiment totale du dialogue dans le texte du roman, il ya certes des bribes, des fragments d'un dialogue douteux, mais il n'y a pas de communication. On parlera largement de ce fait dans les sections qui suivent.

Le narrateur cultive une sorte de masochisme, il se hait, il crache sur sa vie de paria et sur ses misères pitoyables, « j'en ai marre... laisse-moi tranquille ...il faut de tout pour faire un monde...quel monde et quelle vie?» (P16). «Ils disait aussi: je chômerai, je vagabonderai, je volerai, je tuerai... puisque le monde, l'Europe, le Chrétien ne veulent nous considérer, nous Bicots, que par ce petit vasistas (qu'ils ont percé, muni de barreaux, fait surmonter d'un écriteau: voilà l'Arabe, le seul, le vrai) ouvrant sur nos mauvais instincts, sur nos déchéances à nos propres yeux... foi de bicot, de malfrat, d'arabe, de crouillat, de sidi, de noraf...» (p19). En réalité les Nord-Africains sont les victimes d'un schéma préétabli qui les présente comme une masse arriérée à expulser du territoire français.

Le roman présente ces centaines de milliers de vies comme des silhouettes, des marionnettes, des automates, bref une apparence de l'homme. Le narrateur parle souvent de lui-même et des autres Bicots à la troisième personne, la personne de l'absence ; ici l'absence d'une identité propre ayant un destin propre. C'est la dépersonnalisation totale. « Comme s'il se fut dépersonnalisé, parlant à la troisième personne , avec une telle lucidité qu'il se demanda si cette dépersonnalisation n'était pas plutôt un dédoublement qui se fut



produit des semaines auparavant, ce lointain matin, par exemple, où Simone l'avait chassé de cette chambre sur le seuil de laquelle il se tenait à présent.» (p110).

Dans plusieurs endroits du texte, le narrateur se soumet à une autocritique sévère où il met le doigt sur les traits psychiques négatifs de la personnalité et de l'identité arabes. Par exemple l'identité arabe tend facilement à la résignation, toutefois cette résignation est le résultat d'un long processus de dépersonnalisation et d'aliénation. « Un Bicot est toujours prêt à partir, à se résigner. La résignation pour lui s'appelle oubli, dépouillement, il en a tellement, de résignations, comme une espèce de foire aux ferrailles.» (p72). Les Boucs, pour se détourner de leurs misères physiques et morales, ils s'abîment dans l'alcoolisme. Ce dernier représente le dernier refuge, mais combien illusoire, pour des hommes réduits à vivre non comme des hommes.

Ainsi, la perte de l'identité et la perte de la personnalité conduisent inévitablement à la perte de la notion du temps, à l'oubli de soi et de l'autre, à l'indifférence totale.

3) **L'indifférence au temps**

Le temps joue un rôle primordial dans la structure du roman, il est l'indicateur de l'aliénation des Boucs et plus particulièrement du narrateur. Leur rejet de la société et leur exclusion de la structure sociale française entraînent chez eux une indifférence générale à l'égard des activités sociales et à la succession implacable des jours et des nuits. Seuls, méprisés, rejetés, sans travail, sans contact réel avec la société, la notion du temps, la notion de l'utilité sociale deviennent par conséquent asémantiques et dépourvues de tout sens. « Une pendule se mit à sonner. J'en comptai les premiers coups, ignorai ceux qui allaient suivre. Neuf heures ou midi, quelle importance? Il fallait tuer ce chat.» (p 17). À quoi sert le temps pour un homme banni de la société, sa seule vengeance contre la société est évidemment d'aller à contre courant de cette société et contre ses valeurs sociales, ce pouvoir discriminatoire qui valorise le temps, qui rationalise la production et qui exclue les émigrés, surtout les Nord-Africains.

L'indifférence au temps est l'ultime punition de ces morts-vivants qui n'attendent plus rien de la nature et de la culture, du cosmos et de la société. Ils existent seulement, ils sont là, témoins impuissants d'une civilisation qui a daigné marcher sans eux les reléguant à un rang inférieur de l'humanité, au bout de l'inhumain. « Le soleil s'était levé, couché. Plusieurs fois. Pendant deux mois. Tout avait été décisif et vain depuis ce matin de septembre. Il n'avait rien vu se lever, rien se coucher-et c'était comme si le temps, l'ordre du monde et l'évolution humaine avaient marché sans lui.» (pp126, 127). Cette perte de



la notion du temps révèle la vacuité de l'existence des Bicots astreints à végéter dans la périphérie parisienne. Ce «drame», statique et immobile, en l'absence de son élément primordial, responsable des transformations et de l'évolution, le temps, explique la structure du roman qui se développe sans les composantes classiques du genre romanesque, la causalité, la progression, la chronologie, l'intrigue et les péripéties. Le vide narratif est synonyme du vide existentiel, « comme on ajoute une figue à un chapelet de figes, comme on ajoute une journée vide à une vie vide, il avait soigneusement compté les rides de cette face et les avait additionnées à ses mille petites misères anciennes.» (p128).

La vie des Boucs, ces parias condamnés à vivre à la lisière de la société, est un témoignage vigoureux de la cruauté de la société, de l'homme. Leur vie est une succession des jours ternes et semblables, le soleil ne les échauffe pas, la nuit les rattrape. « Les jours s'étaient succédé- et ressemblé» (p147). Pour se détourner de cette misère quotidienne, ils s'adonnent jour et nuit à l'alcool, ils fuient la société, comme celle-ci les fuit. À l'indifférence de la nature et de la société, ils s'abîment dans l'alcoolisme. « Ces soirs-là, ils ne rentraient pas dans leur cabane. Ivres d'une ivresse de damnés, ils se battaient dans le verglas, avec des coups bas et des coups de dents, avec des rires et des sanglots, persuadés qu'ils se battaient, non pas entre eux, avec des Arabes comme eux, mais que chacun d'entre eux battait sa propre vie de paria.» (p147).

Cette fixation du temps est révélatrice de la condition tragique faite à l'homme par l'homme. C'est la mort lente mais sûre, sans consolation. Une suite monotone de séquences temporelles sans rien rapporter de neuf, sinon une autre journée de misère et d'amertume. « La journée ne s'écoulait pas. Il n'y avait pas même de succession de jours, de nuits. De simples séquences temporelles comme le fait de casser une ramille ou de tuer un pou.» (p158). Une autre phrase corrobore ce qu'on a dit et redit dans cette partie, « le soleil s'était levé, couché, n'avait rien éclairé du tout, rien réchauffé, pas même un squelette de Bicot, dans un ciel statique et froid de novembre, à peine plus mort qu'un œil désorbité-aussi sanglant.» (p109).

Ainsi, le temps, dans les contions ordinaires, porteur du renouveau et le catalyseur des changements et des transformations apparaît ici dans toute sa fixité et son immobilisme. Il révèle l'ampleur du drame des Boucs et leur solitude existentielle. Ce qui explique en une grande partie la structure narrative du roman et la condition absurde des Bicots.



III. Écriture essayiste et absurde

L'écriture mise en œuvre dans ce roman privilégie un langage et un discours de la violence, violence bien évidemment lexicale et syntaxique. Il s'agit en fait d'une écriture essayiste où les structures paradigmatiques et paratactiques jouent un rôle de premier plan. Ce roman brosse un tableau absurde de la condition humaine, non la condition abstraite—dans l'absolu— de l'homme en général, mais celle bel et bien des émigrés nord-africains en France. C'est l'alliance de la culture et de la nature contre les Bicots.

1) La métaphore du vent

Le vent, cet élément de la nature, est omniprésent dans le texte du roman. Cet actant, traversant le roman en amont et en aval, menace par sa présence permanente et inquiétante les personnages de ce texte. C'est un prolongement de la haine et de la violence de la société. La culture et la nature apparaissent comme une entité hostile et inhospitalière qui participent activement au rejet et à l'exclusion des Bicots. Le vent représente une partie aliénante du décor et de l'arrière-plan de la mise en scène du drame des Boucs.

C'est le vent en réalité qui pourchasse les Nord-Africains de cette série d'insultes et d'injures racistes, « Les injures du vent [...] si souvent entendues qu'elles étaient devenues litanies. *Bicot*, disait le vent, *malfrat, arabe, crouillat, sidi, noraf...* » (p19). Cet actant occupe dans deux sections différentes du roman le lieu stratégique de la narration, la clausule. Il convient de rappeler que la rupture du narrateur avec Simone est placée sous l'égide de ce séparateur, le vent. Ce n'est plus en effet le vent printanier, le marieur, l'apôtre du renouvellement de la nature et qui a participé sans lassitude à la résurrection d'Aubignane, mis en œuvre dans *Regain* de Jean Giono ; mais le vent destructeur, raciste et hostile. « Deux ou trois fois, à la cantonade, j'entendis un appel qui était un nom: Simone ! Cela était dit comme à travers une couche d'eau. Amplifié, moité de curiosité et sans doute d'angoisse chrétienne. Mais ce ne furent que des voix, chrétiennes, elles aussi. Et je pensais : *ou le vent. Le bourdonnement du vent. Il est devenu chrétien lui aussi.* » (p83). « Elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit toute grande dans le vent. » (p84) ».

Selon le narrateur, il est impossible de vaincre le mal, le vent *noir*, par une poignée d'étoiles, car il est très ancré et enraciné dans la société. On a commencé de parler des droits humains, d'égalité et de fraternité depuis au moins deux siècles, mais cela est loin de se concrétiser dans les rapports sociaux et surtout dans les rapports à l'altérité. Également la nature, dans sa totalité, qui est mise en scène dans le texte du roman est morte et hostile, elle est à l'image de la société où évoluent les personnages du roman. On trouve à titre



d'exemple des « arbres dévêtues » (P92) ; « Les vitres sont grises d'un matin gris, dehors les arbres sont des squelettes noirs- et les voyant se tordre dans le vent, j'entends le vent. » (p12).

La nature et la culture hostiles et menaçantes mettent concrètement en exergue la misère existentielle des Boucs. C'est une existence absurde dépourvue de sens et de perspective. Ils meublent l'espace sans capacité d'agir sur lui. Le vent et sa représentation métaphorique n'est plus une stylisation et un ornement de la narration et de l'écriture, l'auteur veut écrire absolument un roman lourd, atroce, dépouillé et nu. La métaphore est mobilisée ici pour mettre en exergue l'ampleur de la souffrance humaine quand la société se dédouble en nature hostile pour écraser la dignité humaine. La métaphore du vent se veut une expression de la brutalité humaine. Nous sommes encore loin de la fraternité, le potentiel du mal est immense. Les mots-valeurs, liberté, égalité, justice, dignité... sont encore des mots abstraits et problématiques à la recherche de leur concrétisation.

Ainsi, on peut dire que le vent, cet élément de la nature, est un double de la société. Il accentue par sa présence quasi obsessionnelle l'absurdité de la condition et de l'existence des Bicots.

2) Discours, parodie et absurde

Même si le narrateur met en exergue dans la section 3 du roman une citation d'Albert Camus extraite de *La Peste*, la lecture attentive du texte du roman le place plutôt du côté du cycle de l'absurde et non celui de la révolte. D'ailleurs Le mot «absurde» est repris au moins cinq fois dans le roman. Sans parler de la condition absurde et inhumaine où se trouvent les Boucs. Les dialogues ou plutôt les faux dialogues, malgré leur rareté dans le texte du roman, laissent voir un monde absurde caractérisé par la solitude, la violence et l'incommunicabilité totale de l'homme et plus particulièrement de l'émigré nord-africain. Dans le dialogue parodique, le dialogue de sourds, qui met en scène par exemple les trois actants- un trio farcesque- le narrateur, l'intellectuel et romancier Mac ô Mac et Simone réunis en principe pour parler du manuscrit de *Les Boucs* pour une éventuelle publication, il tourne à la farce. Simone parle de son voyage à Kabylie, Mac ô Mac expose ses théories réactionnaires et anachroniques sur l'écriture et la littérature, il défend encore le canon classiciste. Quant au narrateur, le concerné par cette réunion est distrait par le spectacle des mouches. « Trois mouches donc. Même leur pastiche était technique-mais combien ridiculisant ! Je les suivais dans leurs voltiges et elles ne s'en souciaient nullement. Ou bien reproduisaient-elles inconsciemment dans l'air tels des graphiques vertigineux, nos propres tournoisements ? Je dis-et il y eut dans ma voix comme un raclement :



- Je vous fais du café ? Il m'en reste 32 grains.
- Mais non, mon vieux... Un caractère qui fournit un ton, une vigueur, une continuité de vues... (p39).

Cet extrait de ce dialogue à coup de bâton montre le caractère absurde de la situation des trois protagonistes. La cascade des trois points de suspension, des interruptions et la reprise mécanique par Mac ô Mac de « je sais mon vieux » sur un ton paternaliste accentue la solitude du narrateur. Cet intellectuel autoritaire croit connaître tout sur l'objet, le Nord-Africain, donc il ne se donne pas le loisir de l'écouter. À ses yeux il s'agit d'un schéma, connu à l'avance et assimilé. En effet, la révolte progressive du narrateur au cours de ce faux dialogue rappelle la révolte elle aussi progressive de Meursault contre l'homme à la soutane. Il l'interrompt soudain violemment et met fin ainsi à un dialogue absurde et dépouillé de sens. L'animalisation des actants rend bien compte de l'inanité de la situation où se trouve le narrateur et de l'impossibilité de la communication. Mac ô Mac est un « bipède », Simone est un « insecte », le narrateur « aboie » et ne veut comprendre que les arguments sous forme d'aboiement. Celui-ci est conscient de la condition absurde de l'homme. Il est condamné à la reproduction de la violence et à la solitude, « l'absurde de l'homme ne se résoudrait jamais- pensant : jamais je ne vivrai que dans l'absurde. Cela fait dix ans que mon cerveau, arabe et pensant en arabe, broie des concepts européens, d'une façon si absurde qu'il les transforme en fiel et que lui-même en est malade. » (pp59, 60).

Dans ce contexte, aussi, les mots-valeurs, liberté, égalité, fraternité ne signifient rien, ils sont des mots abstraits, dépourvus de sens. Ce sont en dernière analyse des notions idéologiques mobilisées dans des situations particulières- un vernis- pour donner un sens à un monde violent et essayer dans une tentative vaine de le sauver. Dans un autre faux dialogue, le narrateur est réduit à répondre mécaniquement et à répéter tout au long de cette scène farcesque « oui » à tout ce qu'on lui dit signifiant ainsi la défaite de la parole et de la communication. Ce ne sont pas des dialogues, ce sont des débris, des fragments qui en disent, en fait, long sur la vie fragmentée et déchirée de l'homme, non de l'homme en général, abstrait, mais l'homme particulier, ici l'émigré nord-africain.

D'un autre point de vue, l'absurdité de la condition de l'homme est visible dans le refus de parler, de garder le silence dans ce monde sourd. Les Boucs masochistes refusent de se parler, ils ont honte d'eux-mêmes, ils se méprisent, ils s'enferment dans un mutisme éloquent. Le narrateur finit par vouloir ne pas comprendre, ne pas vouloir donner un sens quoique hypothétique à un monde qui l'écrase, le rejette et le chosifie. « Comme tout à l'heure en arrivant, je ne comprendrais pas ni même ne voudrais comprendre. » (p100).



Ainsi, le recours à la parodie, à l'ironie et à la dérision sert au narrateur de mettre l'accent sur l'absurdité de la condition humaine et de l'inanité du monde. La mise en scène des faux dialogues, des bribes de conversations et de la fragmentation dans le texte du roman participe à montrer le vrai visage de ce monde inhumain et le refus conscient de parler est une réponse éloquente à cette mascarade qu'on nomme sens.

3) Une écriture essayiste

Les Boucs est un roman hautement subversif et violent non seulement par sa thématique, la condition malheureuse et inhumaine des ouvriers et émigrés nord-africains en France, mais surtout et encore par son écriture. Il rompt en fait avec le roman d'intrigue, le roman chronologique et causal. On ne trouve dans le roman ni intrigue ni progression dans le sens classique du terme. Le texte se développe comme un cauchemar incohérent mettant en place des structures phrastiques et discursives paratactiques et paradigmatisques.

Dans le faux dialogue déjà évoqué entre Mac ô Mac et le narrateur, il s'agit en fait d'un faux débat d'idées sur l'écriture et la littérature où le premier défend son idéal du roman, à savoir un roman néoclassique, faisant appel à des notions abstraites, anachroniques et problématiques telles que, le caractère, le ton, la cohérence, la continuité, etc. « (ce qui se conçoit bien s'énonce clairement) » (p37). Il convient de rappeler que ce romancier « écrivait des petits romans genre fleur bleue » (p130). Autrement dit des romans commerciaux et partant misérables et sans un intérêt littéraire. Le narrateur en fait prend ses distances à l'égard de ces notions anachroniques et idéologiques qui veulent représenter le monde comme une totalité cohérente ayant un sens évident et compréhensible ; alors qu'en réalité il s'agit d'un monde incohérent, absurde et dénué de sens. En outre la cohésion, la symétrie, la cohérence et l'unité de ton sont une idéologie de l'âge classique littéraire et artistique et de l'absolutisme politique. Bref, c'est une forme totalitaire et répressive.

Il convient de noter l'absence éloquente des structures hypotactiques qui tendent naturellement à organiser et à hiérarchiser le monde en voulant le sauver de sa précarité et de son éclatement. On note aussi l'absence totale des rapports logiques entre les structures phrastiques et discursives. C'est un cauchemar par définition incohérent et asymétrique. En effet, le fantastique se mêle au réalisme le plus sordide et le plus bas. « Je me rappelais ce festin de rats. Frits à la poêle dans leur propre graisse et assaisonnés d'échalotes. Seule Simone avait verdi. Je ne l'ai jamais accusée. Elle n'a pas notre résistance. » (p18). Ce mélange des tonalités est seul capable de rendre compte de la cruauté du monde et de sa



monstruosité. Cependant le roman garde une apparence du roman classique dans la mesure où il alterne le passé simple et l'imparfait.

Le récit est mené à la première personne du singulier, le narrateur veut donner « un témoignage » de son expérience, de son existence et de celles des Boucs partageant le même sort que lui, mais sans tomber dans le piège de la facilité. C'est-à-dire écrire platement un roman à thèse. « Je ne dis pas une cause, le mot est absurde » (p71). Il veut tout simplement dire à ce monde sa vérité car il a le privilège de la maîtrise de la langue française par rapport aux autres Bicots. « Ces 300 000 Nord-Africains, moi parlant le français et sachant l'écrire, traduire leurs misères, leurs détresses. » (p71). Ce livre « atroce » est « une espèce de témoignage, non pas de mes sens, mais de mes souffrances. » (p71).

La mise en place des structures paradigmatiques et paratactiques crée un rythme saccadé seul capable d'exprimer les délires vertigineux, cauchemardesques du narrateur. On ne trouve plus une intrigue centrale, des péripéties, une progression quelconque, on trouve seulement des structures narratives et syntaxiques brisées et hachées, des bribes et des fragments.

Ainsi, en optant pour une écriture essayiste privilégiant des structures paratactiques et associatives, le narrateur exprime une violence ultime contre la tyrannie classiciste que veut lui imposer le romancier et « intellectuel » Mac ô Mac. Á un monde incohérent, une structure narrative incohérente, sinon c'est la chute dans l'idéologie comme l'a exprimée magistralement Theodor Adorno dans ses réflexions sur l'esthétique.

Ainsi, *Les Boucs*, roman de Driss Chraïbi, est un cri retentissant d'une âme profondément blessée et une dénonciation virulente de la condition des ouvriers et émigrés nord-africains en France. Il s'agit d'un témoignage sans complaisance des malheurs et des souffrances de ces premières générations d'émigrés en France. Ceux-ci ont subi toutes les formes de dépersonnalisation et d'aliénation que peut endurer l'homme. Racisme, ostracisme, rejet, humiliation. Le roman est violent parce que la situation où se trouvent ces centaines de milliers de Bicots est intenable. Ils ont perdu le sens de la vie, le sens du temps. C'est un drame sans perspective, statique et immobile.

Le roman critique d'une manière acerbe la civilisation européenne et l'eurocentrisme outrageant qui refusent à reconnaître à l'Autre son identité, sa différence, bref son altérité. Le roman est une révolte sourde contre les valeurs supposées universelles, telles que liberté, égalité, fraternité réduites à une fonction vulgaire, celle d'une simple propagande livresque et journalistique.

Il convient de rappeler en concluant cette étude que *Les Boucs* est un roman d'une grande valeur littéraire, et partant on ne peut le réduire à une défense plate et sans consistance



d'une cause quelconque, la souffrance des émigrés nord-africains en France. Le narrateur reconnaît lui-même que ce mot est absurde et n'a aucun sens. Cependant on peut dire que la valeur sociocritique du roman réside en premier lieu dans l'écriture. Le roman en effet s'insurge contre les canons d'une écriture idéologique qui veut sauver le monde en décomposition en prônant des valeurs anachroniques telles que la cohérence, la symétrie, l'unité et la continuité. *Les Boucs* mettant en place une écriture essayiste privilégiant des structures syntaxiques et narratives paratactiques et paradigmatiques est dans ce sens un roman hautement critique qui dénonce violemment l'absurdité de la condition inhumaine des Bicots.



BIBLIOGRPHIE

- Chraïbi, Driss, *Les Boucs*, Éditions Denoël, 1955
- Céline, Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Éditions Gallimard, 1932
- Camus, Albert, *La Peste*, Éditions Gallimard, 1947
- Camus, Albert, *L'Étranger*, Éditions Gallimard, 1942
- Giono, Jean, *Regain*, Éditions Grasset, 1930
- Zima, V, Pierre, *Manuel de sociocritique*, Éditions L'Harmattan, 1985
- Adorno, Theodor, *Théorie esthétique*, Éditions klincksieck, 1989